Persée
http://www.persee.fr

Premier essai de déchiffrement de la langue khitan

Hambis, Louis

Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Année 1953, Volume 97, Numéro 1
p. 121 - 134

Voir l'article en ligne

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.
Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir http://www.sup.adc.education.fr/bib/). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

ment au catalogue des mosaïques de la Gaule romaine, ou à défaut : *Édition critique française d'un texte grec ou latin.*

Le PRÉSIDENT fait connaître que l'Académie a décidé de donner un avis favorable à la prise sous le patronage de l'Union Académique Internationale des deux publications suivantes : *Histoire du droit romain au Moyen Age* de Fr. de Savigny et *Corpus des documents grecs du Moyen Age et des temps modernes.*

L'Académie, dans sa séance du 30 septembre 1949, comme suite à sa délibération du 2 avril 1948, avait délégué le directeur de l'École archéologique française de Jérusalem ès-qualité pour la représenter au Conseil d'administration du Musée archéologique de Jérusalem. Ce mandat étant expiré le 7 décembre 1952, M. Harding demande à l'Académie si elle entend ou non le renouveler.

L'Académie à l'unanimité des suffrages exprimés en décide le renouvellement.

M. Louis Hambis expose à l'Académie son premier essai de déchiffrement de la langue khitan.

COMMUNICATION

PREMIER ESSAI DE DÉCHIFFREMENT DE LA LANGUE KHITAN, PAR M. LOUIS HAMBIS.

Parmi les nombreux peuples altaïques qui eurent des rapports fréquents avec le monde chinois dès le Haut Moyen Age, le groupe ethnique des K'i-tan est un de ceux qui nous est le mieux connu. Ils apparaissent à partir du IVe siècle de notre ère et sont donnés par les sources chinoises comme les descendants des Sien-pei qui prirent la succession des Hiong-nou (? = Huns) dans la domination de la Haute Asie. Ces Sien-pei dont Paul Pelliot a restitué le nom en *Särbi, *Sirbi, *Sirvi, constitueraient le groupe ethnique d'où seraient sorties quelques tribus considérées comme étroitement apparentées : les K'i-tan, les Hi ou K'ou-mo-hi, et les Che-wei dans le nom desquels on retrouve sans doute celui des Sien-pei, et qui sont les ancêtres des Mongols gengiskhanides.

Les Khitan nous sont connus dès le milieu du IVe siècle, et dès le temps de l'empereur T'ai-tsou des Wei (386-409), ils vinrent tous les ans offrir leur tribut ; après la chute de la dynastie des Wei, ils firent des incursions à l'intérieur du territoire chinois, profitant de l'autorisation qui leur avait été donnée, de faire des échanges avec les places proches de la Grande Muraille ; complètement écrasés par les Chinois entre 550 et 559, ils durent ensuite se soumettre aux Turcs à contre-cœur, mais continuèrent à présenter un tribut à la cour des Souei (581-617), puis à celle des T'ang (618-907), demandant sans cesse à dépendre de la Chine. Après l'écrasement des Turcs par T'ai-tsong des T'ang (626-649), ils participèrent en 644, avec les Hi, à l'expédi-

tion que fit cet empereur contre la Corée, et reçurent des récompenses ; Khitan et Hi se tournèrent de plus en plus vers la Chine, mais durent se soumettre au *kaghan* Bäg-tchor (691-716). Au début du VIIIe siècle, ils s'insurgèrent contre les Turcs qui, alliés aux Chinois, les écrasèrent. Cependant pendant tout le règne de Hiuan-tsong (712-756), ils se soulevèrent à plusieurs reprises contre la Chine qui avait pris la succession des Turcs dans l'hégémonie de la Haute Asie à partir de l'effondrement de l'empire turc en 744. Après la chute des Turcs, ils reconnurent la suzeraineté des Ouïgours, mais en 842, après que ces derniers eurent été vaincus par les Kirghiz, ils se remirent sous l'allégeance de la Chine. Après la chute des T'ang (907), comme les Khitan avaient été razziés par un certain Lieou Jen-kong qui tenta de se tailler un royaume dans la Chine du Nord et fut décapité en 914, ils élurent un chef suprême, A-pao-ki ; celui-ci, sous l'influence des Chinois qui s'étaient réfugiés auprès de lui à la suite des troubles dont la Chine du Nord était le théâtre, s'initia à la civilisation chinoise et réussit à s'emparer de plusieurs villes des confins de la Grande Muraille. A-pao-ki s'était séparé des autres chefs khitan et par une perfidie, était parvenu à les exterminer ; il put au cours des années 901 à 906, soumettre à sa domination les Hi, les Che-wei et d'autres tribus, et prit en 907 le titre d'empereur ; il fut le fondateur de l'empire khitan qui devait durer jusqu'en 1125. Après leur chute en Chine, les Khitan jouèrent un rôle important parmi les peuples nomades de la Haute Asie et les initièrent à la civilisation chinoise, en particulier les Mongols de Gengis-khan ; leur souvenir fut si vivace que la Chine devint pour les Occidentaux le Cathay, nom qui sert encore aux Russes pour désigner la Chine sous la forme Khitaï, qui est le singulier de Khitan en ancien mongol.

A-pao-ki, fondateur de la dynastie des Khitan qui prit le titre chinois de Leao, s'était entouré de conseillers chinois qui apprirent aux Khitan à bâtir des villes, à faire du commerce, à cultiver la terre, en un mot de nomades à devenir des sédentaires. Le besoin de s'exprimer par écrit les amena à rechercher un moyen d'écrire leur langue, et A-pao-ki décida en 920, de créer une écriture qui fut connue sous le nom de « grands caractères ». L'écrivain T'ao Tsong-yi écrit dans son « Histoire de l'écriture », le *Chou che houei yao* : « Beaucoup de Chinois vivaient parmi les Khitan et créèrent l'écriture khitan en supprimant ou en ajoutant certains traits ». Cette écriture étant trop compliquée, A-pao-ki décida de faire établir des caractères plus simples qui furent nommés « petits caractères ». Le *Leao che* rapporte dans une notice : « Tie-la, dont le *tseu* est Yun-tou-k'ouen. L'empereur dit : ' Tie-la est si intelligent que je puis l'envoyer au pays des Ouïgours pour y apprendre leur langage '... Au bout de

vingt jours il était à même de comprendre et de parler leur langue ; aussi l'empereur lui ordonna de créer les ' petits caractères ' khitan ». Nous voyons ainsi que les « grands caractères » étaient d'inspiration chinoise et que les « petits caractères » durent recevoir comme modèle l'écriture ouïgoure, mais nous ne savons pas s'il s'agit de l'écriture de l'Orkhon qui fut utilisée par les Ouïgours, ou de celle dérivée de l'écriture syriaque.

Quoi qu'il en soit, jusqu'à ces dernières années, notre connaissance de l'écriture khitan était limitée à quelques caractères conservés à titre documentaire dans des ouvrages chinois, et rien ne permettait de pouvoir envisager leur étude. Cependant on connaissait la langue khitan par quelques mots qui étaient conservés en transcription dans les textes chinois relatifs aux Khitan. Parmi ceux-ci, le *Leao che* ou « Histoire des Leao » en donnait un certain nombre, et ils avaient fait l'objet de recherches depuis déjà longtemps. Ce n'est qu'avec le savant japonais Shiratori Kurakichi que cette étude prit quelque rigueur, et il publia en 1912 un travail sur les peuples Tong Hou dans le *Shigaku-Zasshi* (XXIII, p. 1243-1269) où il passait en revue les mots khitan qui avaient été conservés en transcription dans l' « Histoire des Leao », mais son travail ne pouvait donner des résultats vraiment satisfaisants, car le mongol ancien était alors pratiquement ignoré. Paul Pelliot reprit plus tard cette étude dont il fit l'objet d'un de ses cours au Collège de France, tenant compte des résultats auxquels il était parvenu dans sa restitution du mongol ancien au moyen du texte transcrit en caractères chinois de l'*Histoire Secrète des Mongols*, ainsi que des études sur les dialectes vivants de la Sibérie orientale faites par Schmits pour les dialectes tongous et par Poppe principalement pour le solon et le dahour. Dès 1920, Paul Pelliot écrivait ceci : « Les K'i-tan parlaient une langue étroitement apparentée au mongol, encore que fortement palatalisée ». Il avait déjà signalé en 1909, dans ses *Notes de bibliographie chinoise*, l'importance d'un ouvrage nouvellement publié dans la collection du grand bibliophile Lou Sin-yuan, le *Souei che kouang ki* de Tch'en Yuan-tsing des Song, qui est un des plus anciens ouvrages chinois relatifs aux fêtes annuelles et aux cérémonies ou croyances qui s'y rattachent. Il notait alors ceci : « Plusieurs citations du *Yen pei tsa ki* de Wou Kouei, conservent en transcription chinoise et en traduction, les noms indigènes de fêtes que célébraient les Khitan, et prêteront certainement à d'importantes remarques sur une langue dont on n'a jusqu'ici retrouvé aucun monument ». Dans une note, il donnait la date de 1061 pour le *Yen pei tsa ki* et établissait les rapports qu'il pouvait avoir avec la section *Souei che tsa ki* du *K'i-tan kouo tche* qui est une des sources essentielles de l'histoire des Khitan.

Malheureusement la restitution des mots khitan comporte des

difficultés très sérieuses du fait des transcriptions chinoises très variées dans lesquelles les mot khitan nous sont parvenus ; elles présentent souvent des formes aberrantes. C'est ainsi que le nom du clan impérial, qui apparaît la plupart du temps sous la forme Ye-liu, est également transcrit dans la même forme avec des caractères différents, ou se présente avec la transcription Yi-liu et souvent Yi-la, si bien que nous ne pouvons pas nous prononcer sur la restitution de ce nom particulièrement répandu.

Un certain nombre de mots contenus dans les chapitres 53 et 116 de l' « Histoire des Leao » ou dans le *Souei che kouang ki*, se restituent plus facilement et montrent un caractère nettement mongol. Parmi ceux-ci, nous rencontrons deux noms de nombre, l'un servant à désigner « cinq », l'autre, « cent ». Le premier est transcrit *t'ao* dans une expression désignant la fête de la cinquième lune : *t'ao sai-li*, où *sai-li* est expressement désigné comme signifiant *yue*, « lune » ; par suite *t'ao* signifie « cinq » ; or ce nombre se dit *tabun* en mongol, *t'ăŭn* en dahour, *tawn̥* en kalmouk ; il s'agit donc du même mot. L'identité du nom servant à désigner « cent » est moins évidente ; en effet le *Leao che* écrit *koua* pour désigner « cent » ; ce *koua* qui est une forme erronée à corriger en *tchao*, comme dans la transcription du nom de Java, peut alors être rapproché du mongol *ǰa'u(n)* et du kalmouk *dzūn* qui représentent le nombre « cent ».

Nous venons de voir que *sai-li* avait la valeur de *yue*, « lune » ; ce mot paraît correspondre sous une forme palatalisée au mongol *sara*, kalmouk *sarᵉ* ; de même le mot qui signifie « soleil », est donné sous la forme *nie-li* ou *nie-yi-eul*, ce qui ramène à une forme palatalisée du mongol *naran*.

Le *Leao che* nomme la fête du treizième jour du septième mois *sai-yi-eul chö* tandis que le *Souei che kouang ki* l'appelle *sai-li chö*, où le premier terme signifie « lune », et *chö* est traduit par *hao*, « bon ». Ce dernier caractère *chö* est un ancien *śi̯a* et doit correspondre au mongol *sayin* et au kalmouk *sāŋ* qui ont même signification ; le passage de *s* à *š* paraît anormal, mais doit être particulier au khitan.

Nous rencontrons également dans le *Souei che kouang ki* le nom d'une fête appelée *t'ao-li houa*, où *t'ao-li* est traduit par *t'ou*, « lièvre », et *houa* par *ho*, « tirer de l'arc ». Le mot *t'ao-li* correspond au mongol *taulai* qui a la signification de « lièvre » et est issu d'un plus ancien **tawlai* lui-même provenant d'un plus archaïque **tablai*, qui a abouti au kalmouk *tūlǟ*, que Ramstedt rapproche du turc ancien *tabyšγan* et du samoyède *taura* ; la forme turque est du même groupe que le mongol, le *š* du turc étant le correspondant régulier du *l* du mongol, dans le corps du mot et en finale. Par ailleurs *houa*, signifiant « tirer de l'arc », correspond à la racine verbale *qarbu-* qui signifie également « tirer de l'arc » en mongol classique et se retrouve aussi dans l'épi-

thète *qabutu*, « habile à tirer de l'arc », qui accompagne parfois le nom de Jöči-Qasar, frère de Gengis-khan ; on voit ainsi par la forme *qabutu* que la forme verbale plus ancienne devait être **qabu-*, elle-même formée du radical **qa-* plus un suffixe *-bu-* ; ce radical **qa-* n'a pas survécu en mongol classique, mais se retrouve en kalmouk sous la forme $\chi a\chi^{v}$-, avec la même signification ; *houa* rend donc le radical **qa-*, « tirer de l'arc » du mongol ancien.

Nous prendrons encore deux exemples pour compléter cette documentation sur la langue khitan. Le *Leao che* donne l'expression *touo-li-pen* que Howorth a transcrit *tolepin* et traduit par « tranquilliser », tandis que Klaproth l'avait rendue par *daolibin* avec le sens de « bataille indécise » ; Shiratori transcrit *to-li-pen*, « soumettre » ; le *Leao che* traduit par *t'ao p'ing*, « pacifier par une expédition militaire », et il faut, semble-t-il, restituer cette expression en **dolibun*, le timbre de la voyelle de la syllabe finale étant mal déterminé. En mongol ancien nous rencontrons *da'uli-*, par exemple dans l'*Histoire Secrète des Mongols* au § 134 avec le sens de « razzier », « piller » ; plus anciennement la « Pierre de Gengis-khan » qui date de 1225 environ, donne ce mot qui peut être lu *dauli-* et avoir le sens de « faire campagne » ; le dictionnaire mongol-turc du XIV^e^ siècle, le *Mukaddimat al-adab*, édité par Poppe, donne des formes au passé *dūlaba*, comme d'ailleurs le dictionnaire de Ibn-Mühenna, édité par Mélioranski ; il faut certainement lire *dōliba*, et l'on peut penser que le **dolibun* du *Leao che* est une forme du présent de ce verbe, *-bun* pouvant correspondre au mongol *-mui* et au *-mbi* du mandchou.

Un dernier exemple nous donne une forme extrêmement intéressante ; le *Leao che* écrit en effet *tch'ao-wou-eul* et *tch'ao-wou-eul p'o*, en traduisant par « moment du combat », tandis que le *Souei che kouang ki* écrit *cha-*<*wou*>*-li p'o* ; ces transcriptions ramènent la première partie de cette expression à *čawur* qui se rencontre en mongol ancien sous la forme *ča'ur*, par exemple dans l'*Histoire Secrète* avec le sens de « raid », « razzia ». La seconde partie de l'expression, *p'o*, traduite par « moment », donne la restitution **po* ; il s'agit du mot signifiant en mongol classique « l'année » sous la forme *on* qui se rencontre toujours en mongol ancien sous la forme **hon* et remonte à un ancien **pon* de l'altaïque, car nous rencontrons *fon* en mandchou et *pon* en olča. Nous verrons plus loin, à propos du déchiffrement de quelques « grands caractères » simples, l'intérêt de cette restitution.

Ainsi nous nous trouvons devant une langue certainement très archaïque, puisqu'elle a conservé d'après les transcriptions chinoises la labiale sourde occlusive initiale, proche du mongol ancien et présentant des tendances à la labialisation peut-être sous l'influence des langues tongouses, comme semblent l'indiquer certaines tran-

scriptions. Nous ne pourrions pas envisager une étude de cette langue sur les quelque cinquante mots ou expressions que nous ont conservés en transcription les ouvrages chinois ; les quelques documents écrits en khitan, qui ont été conservés en reproduction dans certains livres d'archéologie chinoise, ou retrouvés par le hasard d'un terrassement sur des miroirs ou de petits objets de bronze, et sont plus ou moins lisibles, n'apportent pas grand secours. Il fallut attendre 1922 pour apprendre que les tombeaux de deux empereurs khitan venaient d'être découverts dans la principauté de Bārin en Mongolie orientale, et renfermaient des inscriptions en écriture khitan, accompagnées de textes chinois qui donnaient l'impression qu'il s'agissait de bilingues. Un article parut en juin 1923 dans le *Bulletin Catholique* de Pékin, et Paul Pelliot publia peu après dans le *T'oung Pao* celui d'un des auteurs de la découverte, le Père Ker, des missions de Scheut, qui fut aidé par son confrère le Père Mullie dont un article fut également publié dans le *T'oung Pao*.

L'accès du tombeau de Tao-tsong était difficile, car on ne pouvait y pénétrer que par la voûte où des profanateurs anciens avaient percé une lucarne, et, creusé dans le roc, le tombeau était rempli par l'eau d'infiltration. Il fallut donc puiser cette eau à l'aide de seaux en bois et quand après un travail long et pénible, on put pénétrer à l'intérieur, on vit que la tombe profanée depuis plusieurs siècles, ne renfermait plus les trésors d'art qu'on aurait pu croire y trouver. Cependant l'hypogée de l'empereur Tao-tsong se révéla comme une galerie qui avait dû avoir une soixantaine de mètres de longueur sur plus de deux de largeur. Trois petites galeries transversales la coupaient à angle droit vers le milieu, l'extrémité de ces galeries formant une chambre octogonale. Le tombeau de Tao-tsong renfermait deux inscriptions khitan et des inscriptions chinoises ; les stèles étaient couchées à terre et recouvertes d'une seconde dalle, séparée de la stèle par de grosses sapèques portant les dates de 1055 et de 1075 du règne de Tao-tsong. Les textes furent copiés, car il ne fallait pas songer à en prendre des estampages, et ce n'est que quelques années plus tard qu'on put le faire ; ces estampages constituent le fondement de la publication de Lou Fou-tch'eng, qui a servi à mon travail.

Les caractères des deux inscriptions se rattachent à la série qualifiée « grands caractères », composée d'après des caractères chinois plus ou moins modifiés pour des raisons que nous ignorons encore. Toutes les tentatives de déchiffrement avaient été faites en passant par l'intermédiaire des « grands caractères » djurtchin composés sous la dynastie protomandchoue connue sous le nom de Kin, qui succéda aux Khitan, et avaient abouti à des échecs ; il est certain qu'à première vue, les caractères khitan ont une certaine

ressemblance avec les caractères djurtchin et même avec les caractère si-hia dont les systèmes ont été composés tous les deux à une période un peu postérieure.

Dans la publication qu'il a faite, Lo Fou-tch'eng a réussi à établir la correspondance entre certains caractères khitan et leurs correspondants chinois en opérant si l'on peut dire, par repérages successifs entre les inscriptions khitan et chinoises, mais il s'est rapidement heurté à une difficulté insurmontable, c'est que les inscriptions ne constituent pas des bilingues, mais ne correspondent que très approximativement, ce fait étant démontré par l'impossibilité qu'il y a à faire concorder les deux textes. Cependant, et le fait est d'importance, il avait réussi à établir la concordance entre certains mots constituant la formule liminaire de l'inscription, et se rapportant au comput et aux dates qui s'y rattachent. Devant cette situation, il fallait abandonner tout espoir de déchiffrer phonétiquement l'écriture khitan, car outre cette difficulté, Lo Fou-tch'eng n'avait pas trouvé le moyen de lire les caractères qu'il avait identifiés, n'ayant pas la pratique des langues qu'on pouvait considérer comme étroitement apparentées avec le khitan, comme le mongol.

Il fallait donc poser le problème autrement, en formulant une hypothèse nouvelle : le texte mongol de l'*Histoire Secrète des Mongols* a été transcrit à l'aide de caractères chinois se suivant les uns les autres verticalement et formant des groupes de caractères rassemblés sous une sorte d'accolade, qui réunissent parfois deux mots mongols avec leurs désinences ou leurs suffixes verbaux ; les « caractères » khitan pouvaient représenter la transcription des mots khitan en caractères chinois déformés et groupés selon certaines règles, pour constituer des complexes graphiques notant les polysyllabes khitan. Il ne fallait pas chercher à s'attaquer à des « caractères » compliqués ; d'ailleurs les équivalences de Lo Fou-tch'eng n'en donnaient pas le choix, car elles concernaient des « caractères » relativement simples. Je me trouvais donc devant quelques complexes graphiques khitan dont la valeur sémantique était certaine et qu'il s'agissait de considérer comme de simples transcriptions chinoises du khitan. En examinant le matériel dont je pouvais disposer, j'acquis rapidement la certitude que l'hypothèse était bonne.

En effet, l'inscription de Tao-tsong présente à la ligne 4, un caractère dont Lo a établi la correspondance avec le caractère chinois servant à désigner l'année ; ce caractère se présente sous la forme cursive suivante : () ; il s'agit du caractère chinois 本 *pen* qui en moyen chinois se prononçait **puən* et aurait donné dans le système de transcription du mongol de l'*Histoire Secrète* : *bun* ou *bul* ; or nous savons que le mongol ancien *hon*, « année », est un ancien **pon* dans l'altaïque, et que la transcription chinoise du



mot khitan signifiant « moment » est *p'o*, soit donc **po*, forme qui n'a rien d'aberrant car nous connaissons de nombreux mots mongols comportant un *-n* final quiescent. Nous pouvons donc considérer que le mot signifiant « année » dans l'inscription, représenté par la transcription **puən*, peut être lu **bun*, la voyelle labiale étant indéterminée et la sourde étant passée à la sonore pour des raisons que nous ignorons.

Le mot **bun* se rencontre dans certains complexes phonétiques et semble jouer tantôt le rôle de radical dans celui qui correspond au chinois *souei*, « l'année », où il est représenté accompagné par un suffixe d'ailleurs fréquent (B) dont je ne possède pas encore le son ni la valeur, tantôt le rôle de suffixe comme nous l'avons vu à propos du verbe **dolibun*, et il aurait la même valeur que les suffixes *-mui* en mongol et *-mbi* en mandchou, qui servent à former le présent ; il se rencontre à plusieurs reprises dans l'inscription, par exemple : ligne 6, (C) ; ligne 7, (D) ; ligne 17, (E) et (F).

Les mots entrant dans la titulature du souverain et dans son nom n'ont donné jusqu'à présent aucun résultat ; par contre, nous possédons deux séries particulièrement intéressantes ; l'une concerne les noms de nombre cardinaux, l'autre les noms du calendrier des

douze animaux du zodiaque, qui fut utilisé par les peuples de la Haute Asie ; ces séries ne sont pas malheureusement complètes, mais il a été possible de réaliser la lecture de certains des mots qui les constituent.

Parmi les complexes graphiques représentant les noms de nombre cardinaux nous manquent ceux qui servent à désigner « cinq » et « neuf » ; par contre, dans les textes chinois, les transcriptions nous ont conservé : *t'ao*, « cinq » ; *houa-li*, « vingt » et *tchao*, « cent », qui sont tous les trois nettement mongols. Un groupe distinct des complexes est formé par ceux servant à désigner « un », « trois », « quatre » et « dix » ; ce dernier (I) paraît formé de deux éléments dont l'un occupe la partie supérieure du complexe et présente une parfaite similitude avec le caractère chinois qui se lit *pa* et signifie « huit ». Le mongol classique désigne « dix » par *arban*, lequel était *harban* en mongol ancien, soit donc selon toute vraisemblance **pa-* plus un suffixe en altaïque, ou au moins en protomongol ; or le *pa* du chinois correspond dans notre système de transcription à *ba* ; nous avons donc un cas identique à celui que nous avons déjà examiné pour le mot signifiant « année », et le khitan devait désigner « dix » par **ba-* plus un suffixe que nous essayerons de déterminer après l'examen des autres noms de nombre de ce groupe ; ceci paraît confirmé par une forme parlée recueillie par Potanin chez les Mongols de l'Amdo (Haute Vallée du Fleuve Jaune) qui expriment « trente » par *xubaran*, soit « trois » fois « dix », *xu* + *baran*, *xu* représentant le mongol classique *γurban*, « trois », et *baran*, « dix ».

Par ailleurs, « quatre » est représenté par le complexe (G) qui doit être une forme khitanisée du caractère chinois 它 *touo* abrégé ; nous obtenons ainsi dans notre système de transcription *do-* ; or le mongol exprime le nombre « quatre » par *dörbän* ; nous avons donc ici le radical **do-*, plus un suffixe du même genre que celui qui se rencontre dans le nombre « dix » et se retrouve dans les deux autres complexes. En effet le nombre « trois » est figuré par le complexe (H) où l'élément supérieur paraît correspondre au caractère chinois 勻 *yun* qui comportait une ancienne gutturale initiale ; cet élément aurait donné en khitan **gu* ; or le nombre « trois » est exprimé en mongol par *γurban* ; la correspondance semble donc assurée pour le radical de ce nom de nombre qui était suivi d'un suffixe identique aux précédents. Enfin nous connaissons le complexe khitan représentant l'unité ; il est figuré par (L). Le cas est plus délicat, car le nombre « un » est *nikän* en mongol classique et probablement **nïkan* en mongol ancien. Il faudrait dans ces conditions voir dans ce complexe le caractère chinois 尼 *ni* dans lequel le suffixe serait entré en composition, car le complexe présente la même partie inférieure que les trois autres. Or, si nous examinons leurs correspondants mongols, nous constatons

que chacun de ceux-ci se termine par un suffixe *-ban* pour les trois premiers, *-kan* pour le dernier, c'est-à-dire qu'ils comportent tous une finale en °*an* qui serait représenté dans les complexes khitan par l'élément (J) passé à (K) dans le nombre « trois » ; peut-être correspond-il à une forme abrégée de la phonétique 𠂤 de nombreux caractères chinois qui se prononcent *fan*. Nous obtenons le tableau suivant :

	khitan :	*mongol* :
dix	(I) **ba* + °*an*	*arban* < *harban* <* *parban*,
quatre	(G) **do* + °*an*	*dörbän*,
un	(L) **ni* + °*an*	*nikän* <**nïkan*,
trois	(H) **gu* + °*an*	*γurban*.

Je n'ai pu encore réaliser la lecture des autres noms de nombre ; cependant nous savons par les transcriptions chinoises que le nombre « vingt » se disait en khitan : *houa-li*, le mongol étant *qori(n)* ; or le complexe khitan représentant « vingt » est 丁 qui pourrait être une forme abrégée du caractère chinois 叩 *k'o*, moyen-chinois *'k'â*. Or la transcription chinoise *houa-li* répond à **qari*, la forme mongole *qori(n)* pouvant être attribuée à la labialisation ultérieure de la voyelle de la première syllabe. Comme toutes les transcriptions des noms de nombre n'apparaissent pas vraisemblablement sous leurs formes pleines, on peut penser que le nombre « vingt » n'a pas échappé à cette règle et qu'il est représenté seulement par son premier élément. Ce fait est corroboré par un autre exemple ; nous rencontrons dans l'inscription le nombre « sept » sous la forme (M) ; ce nombre est exprimé en mongol ancien par *dolo'an* et le complexe khitan paraît correspondre au caractère chinois 朵 *touo* qui représente *do* ; nous avons donc un cas identique au précédent.

Les noms de nombre que nous venons d'examiner ont été étudiés depuis déjà fort longtemps et Kotwicz qui leur a consacré un important article publié en 1931 dans le *Rocznik Orjentalistyczny*, est arrivé à des conclusions théoriques pour le protomongol, qui coïncident avec les résultats auxquels j'arrive pour le khitan ; on peut rapprocher les radicaux qu'il a déterminé pour ces nombres avec les radicaux khitan :

	Kotwicz	*khitan*
un	*ni-*	**ni-*
trois	*γu-*	**gu-*
quatre	*dö-*	**do-*
dix	*ha-*	**ba-*

auxquels nous pouvons ajouter le nombre « sept », car Rašidu-'d-Din parlant des ancêtres de Gengis-khan, dit que les aïeux au septième degré se nommaient *dutaqun* d'après la lecture de Berezin, à lire *dotaqun* selon toute vraisemblance, où *do-* représente le radical et *-taqun* deux suffixes, montrant ainsi que le nom de nombre *dolo'an* est composé du radical **do-*, identique à la forme restituée du khitan, plus un élément *-lo'an* formé de deux suffixes.

Si nous examinons maintenant la série des noms désignant les douze animaux du calendrier, nous rencontrons seulement dans nos inscriptions dix noms, celui du singe manquant, alors que celui du porc nous a été conservé dans les transcriptions chinoises sous la forme *k'oua* qui correspond au mongol *γaqai* de même sens. Leur lecture ne m'a pas encore donné de résultats certains sauf pour trois noms. En effet pour exprimer le nom du « lièvre », les Khitan écrivaient (O), et d'autre part nous avons vu que les transcriptions chinoises nous donnent *t'ao-li* qui correspond au mongol *taolai*, issu d'un plus ancien **tawlai*. Or ce complexe semble pouvoir se lire en partant du haut à gauche *t'ao* + *wou* + *li* = **tawuli*, peut-être **tawlai*, en admettant que le caractère 力 *li* ait subi une modification en *lai* du fait du petit crochet qui figure dans l'élément inférieur, *t'ao* étant la forme abrégée d'un des nombreux *tao* ou *t'ao* du chinois et *wou* étant le caractère chinois 吳 *wou*. Par ailleurs le nom du « mouton » que les transcriptions chinoises nous ont conservé sous la forme *houen*, le mongol étant *qoni(n)*, apparaît sous les formes (P) et (Q) qui semblent être le caractère chinois 功 *kong* à peine modifié ; ce mot pourrait correspondre à une forme khitan *qoñ*, le passage de *ṅ* à *ñ* serait alors le fait du khitan et le caractère aurait été modifié pour représenter ce son ; cette forme n'est pas mongole mais turque, car nous rencontrons en effet les formes bien connues *qoñ*, *qoï*, *qoïn* dans l'ancien turc.

Ce fait trouve, semble-t-il, confirmation dans le mot servant à désigner le « bœuf » en khitan. En effet ce nom apparaît pour désigner une année dans le complexe (R) qui n'est autre qu'une forme cursive du caractère chinois 杏 *hing*, *m*oyen-chinois **γɒng* ; nous rencontrons ici une difficulté, car le nom du bœuf en mongol, *hükär* ne paraît pouvoir en être rapproché, alors que le nom du bœuf en turc ancien, *syγyr* semble y correspondre à première vue. En effet nous rencontrons chez Kašγari un mot *syγyr*, « vache » ; le *Codex Comanicus* donne *syγyr*, « bœuf » et *syr*, « gros bétail » ; ce mot apparaît en ouïgour sous la forme *siγun*, *suγun* avec le sens de « cerf maral » ; il existe en turc oriental sous les formes *syr*, « vache » et *syγyr*, « bœuf », et est passé en mongol classique sous la forme *soγu*, « biche », ainsi que dans les dialectes modernes ; n'étant pas assuré de ces rapprochements, j'ai alors consulté M. Bazin, qui non seule-

ment me les a confirmés, mais m'a donné d'autres exemples dans des dialectes turcs occidentaux, et m'a assuré qu'une forme khitan **sïŋ*, si elle était justifiée était nettement à rattacher à tous ces exemples ; d'ailleurs nous rencontrons en ouïgour des alternances de ce genre, par exemple le verbe *sigir-*, « dévorer », « avaler », qui existe également sous la forme *siŋir-*. La difficulté réside dans la valeur du caractère chinois 杏 *hing* qui en moyen-chinois avait la valeur de **ɣɒng*, et je ne vois qu'une possibilité, c'est de supposer qu'il était déjà passé à une forme proche de *hing* à l'époque où les Khitan l'employèrent.

L'apparition de mots turcs en khitan n'a rien qui puisse nous surprendre, car les Khitan et les Hi sont souvent nommés ensemble dans les textes chinois qui les considèrent comme très proches les uns des autres. Paul Pelliot avait envisagé dès 1920 l'identité des Hi avec la tribu turque des Qaï, car le caractère 奚 *Hi* est un ancien **ɣiei*, et Eberhard a montré depuis que Qaï et Hi étaient identiques. Les Khitan comportaient donc parmi leurs plus proches parents des éléments turcs, et il est vraisemblable de penser que leur langue renfermait un certain nombre de mots turcs.

Les autres reconstitutions des noms des autres animaux ne sont pas assez sûres, aussi n'en ferai-je pas état ici. Il existe en dehors de cette série d'autres mots pour lesquels nous avons des équivalences certaines. Nous rencontrons dans l'inscription de Tao-tsong un mot pour lequel Lo Fou-tch'eng a établi la correspondance ; il s'agit d'un complexe (S) pour lequel le texte chinois donne le caractère 翼 *yi*, « aile d'armée » ; ce complexe est certainement le caractère chinois 丸 *houan* qui est un ancien **ɣuân* ; or le mongol rend le même terme par *ɣar* ; il y a donc toutes chances pour que ce mot soit représenté en khitan sous une forme proche de *ɣar*.

En conclusion, nous pouvons considérer les « grands caractères » khitan comme constitués par des éléments simples formés de caractères chinois plus ou moins modifiés pour des raisons qui nous échappent encore. Les Khitan étaient placés, par leur position géographique, beaucoup trop loin à l'Orient pour avoir des contacts avec les populations de la Haute Asie qui avaient reçu par l'intermédiaire des Sogdiens des alphabets dérivés de l'écriture syriaque ; en rapports constants avec le monde chinois, ils créèrent alors un syllabaire leur permettant de transcrire les sons de leur langue polysyllabique avec les caractères monosyllabiques du chinois ; ils les groupèrent alors en complexes phonétiques représentant chacun un mot polysyllabique, leur donnant ainsi l'apparence de ce qu'on nomma les « grands caractères » ; ils fixèrent une règle générale dans la manière d'écrire ; celle-ci semble consister à former le complexe en partant du haut à gauche, comme d'ailleurs en chinois, puis en écrivant un

second élément à droite, pour écrire les suivants en dessous de la même manière ; quand il s'agit de caractère de deux syllabes, les complexes semblent formés de deux manières, car le second élément est écrit tantôt à droite du premier, tantôt en dessous ; nous constatons que si le complexe comporte un nombre pair d'éléments, ceux-ci sont placés deux par peux les uns en dessous des autres, et si le nombre en est impair, le dernier élément est placé de façon à former la dernière ligne, étant placé au milieu, symétriquement par rapport aux deux éléments qui le précèdent.

Nous pouvons ainsi déchiffrer le khitan, si cette méthode se montre bonne, et cela nous permettra de reconstituer un chapitre de l'histoire des langues altaïques dont le mongol ancien était considéré comme une des formes les plus archaïques. La langue mongole, comme d'ailleurs les peuples mongols et leur histoire, peuvent être suivis dès les premiers siècles qui précèdent notre ère ; il s'agit en fait toujours du même groupe ethnique qui prend des noms différents suivant celui de la tribu qui exerce son hégémonie. A l'aide des sources chinoises nous pouvons envisager de reconstituer leur histoire et parfois leur langue ; nous savons par les travaux de Paul Pelliot qu'une branche des Sien-pei, ancêtres des groupements dont nous avons parlé, s'exprimait avec une langue mongole. Ces mêmes sources nous permettent par exemple de savoir que les Tatar dont le nom devait devenir célèbre quand il fut transféré aux Mongols, parlaient une langue mongole et avaient des chefs qui portaient des noms chrétiens à la fin du XI^e^ siècle, et cela sur les confins mandchouriens. C'est ainsi qu'en combinant la connaissance des sources chinoises avec celle des langues altaïques, on peut espérer pouvoir un jour écrire l'histoire de la Haute Asie dont le développement a eu tant d'importance pour l'avenir des civilisations sédentaires.

***

M. Paul Demiéville insiste sur l'intérêt de cette communication au double point de vue de l'écriture, non inventée mais d'inspiration chinoise, et de la linguistique. Ce premier essai ne porte que sur un petit nombre de caractères. Il souligne la difficulté de ce déchiffrement de la langue khitan appartenant au groupe altaïque et dont l'écriture dérive de signes idéographiques.

M. Joseph Vendryes s'associe aux mérites relevés par M. Demiéville et demande au sujet de la place du khitan dans le groupe altaïque s'il s'agit d'un état ancien évolué, de variantes dialectales d'origine ou d'un emprunt.

M. Hambis répond que c'est un état protomongol.

M. Charles VIROLLEAUD demande si les mois sont réellement désignés par un chiffre.

M. Hambis répond que les mois sont, à sa connaissance, désignés par un chiffre.

LIVRE OFFERT

M. Pierre CHANTRAINE fait hommage à l'Académie du tome II : *Syntaxe*, de sa *Grammaire homérique* paru dans la *Collection de Philologie classique*, tome IV.

DIJON — IMPRIMERIE DARANTIERE